

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE
Pendant l'année 1906 (1).

Mesdames, Messieurs,

Il est de tradition, dans nos grandes écoles, de baptiser chaque promotion du nom du personnage ou du fait le plus en relief. Si nous suivions cet usage, nul doute que cette année serait pour nous celle de la Béatification des Carmélites de Compiègne. Cet événement, si glorieux pour notre ville, touche plus intimement encore notre Société, car c'est un de nos présidents, Alexandre Sorel, qui, le premier, a retracé suivant les règles de la critique historique, les persécutions et le martyre de nos héroïques Carmélites. Doublement préparé par sa science juridique et ses études sur l'époque révolutionnaire, il a fouillé les archives, revisé le procès et écrit d'un style clair et vivant cette émouvante histoire publiée dans notre Bulletin, qui a été le premier témoignage versé au grand procès de canonisation poursuivi par les congrégations romaines. Maintenant que l'édifice est achevé, que les Seize carmélites

(1) Lu à la séance du 18 Janvier 1907.

de Compiègne rayonnent au sommet, il n'est que juste de redire qui posa la première pierre. C'est pour ce motif que, dérogeant à vos habitudes, vous avez fait, au simple compte rendu de ces fêtes, l'honneur d'être inséré dans votre Bulletin.

Au souvenir du président Sorel, il est facile de rattacher celui du comte de Marsy, un de vos principaux fondateurs, et votre dévoué secrétaire pendant plus de trente ans, jusqu'au jour où la mort l'a subitement relevé de ses fonctions. Depuis longtemps ses amis s'étaient essayés à retracer ses traits par la parole, la plume et le burin : il fallait à leur affection reconnaissante un témoignage plus solide et plus éclatant. Ils résolurent de placer sur sa tombe, confiée aux soins de la Société historique, son médaillon en bronze, et, par un rapprochement délicat, ils s'adressèrent à un artiste originaire d'Abbeville dont Marsy aimait à se réclamer comme de sa seconde patrie, la ville où s'était écoulée son enfance, sous les yeux d'un père magistrat, érudit et lettré.

Arthur de Marsy avait rendu tant de services et comptait encore tant d'amis dans les nombreuses Sociétés savantes de France et de l'Etranger, que le succès de ce projet n'était pas douteux ; mais sa réalisation fut retardée par le grand nombre même et l'éloignement de ceux qui devaient y concourir. Quand l'inauguration de son médaillon put enfin avoir lieu le 26 novembre dernier, plus de six ans après sa mort, ce long retard n'a servi qu'à montrer combien étaient durables les regrets et combien fidèle la reconnaissance de ses amis ! Ils étaient là

nombreux, venus de toutes les parties de la France et aussi de la Belgique.

Tour à tour, nous avons entendu l'archiprêtre Philippet, au nom de la religion et de l'église Saint-Jacques, rappeler les services du chrétien et du marguillier; M. Lefèvre-Pontalis rendre hommage à la science et au dévouement de son prédécesseur à la direction de la Société française d'archéologie; le président Plessier retracer, en termes émus, la tâche de l'infatigable secrétaire de la Société historique; le vicomte de Ghellinek louer le dévouement du confrère qui ne connaissait pas de frontières dans le domaine de la science; Emile Travers, enfin, au nom des Sociétés normandes et surtout de ses vieux amis, faire revivre le fidèle compagnon de sa jeunesse et de ses travaux. A tous ces discours, que ne puis-je ajouter celui que nous adressait le révérend Langhorne, qui se plaît à reconnaître dans le comte de Marsy son maître en archéologie. En digne voisin d'Oxford, il use de cette langue latine qui fut pendant des siècles la langue internationale de l'Europe savante, et nous envoie une touchante oraison funèbre, qui trouvera sa place à la suite du Congrès de Beauvais, où fut décidée l'érection du monument. Nous devons cette marque de déférence à notre sœur aînée, la Société française d'archéologie.

Nous voilà loin, semble-t-il, du modeste compte rendu de nos travaux; mais le souvenir de mon incomparable prédécesseur, s'il m'écrase bien un peu, est là pour me rappeler ma tâche. Avec quel art invisible, il savait grouper ces études si diverses, passer

naturellement de l'une à l'autre — ou les faire valoir par le contraste.

L'archéologie, cette sœur de l'histoire qui, née bien après elle, a cependant des airs plus âgés, a eu sa bonne part cette année. Il suffit à l'abbé Müller d'un fragment de poterie pour évoquer sous nos yeux tout le symbolisme chrétien des premiers siècles. Dans ce paon et ce phénix, il nous montre ce qu'entendaient les chrétiens réduits à cacher leurs croyances à la chair incorruptible du Christ et à l'immortalité de l'âme. Cependant, la croix apparaît déjà pour préciser leur foi, comme les palmes annoncent la récompense du martyr. Cette trouvaille est d'autant plus précieuse, qu'elle comble une lacune dans la série des *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, puisque son savant auteur, M. Déchelette, regrettait de n'avoir pu trouver un échantillon portant un symbole chrétien.

La trouvaille faite à Condren (Aisne), n'a rien de chrétien. Mais si les dragages opérés dans le vieux lit de l'Oise, nous ont rapporté des objets fort intéressants, ceux que M. Plessier a tentés, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le monde savant de tous les pays, sont loin d'avoir donné un résultat concordant. C'est entre plusieurs siècles que varie la date de cette belle épée, aux courts quillons damasquinés en or. Si un simple rapporteur pouvait formuler une opinion, je me rangerais à celle de notre Président qui, d'accord avec l'abbé Breuil, opte pour la période gallo-romaine. Ce choix offre l'avantage de pouvoir donner la même date aux deux autres objets trouvés avec l'épée, une élégante spa-

tule en bronze et une petite stèle en pierre qui porte une sculpture très mutilée, mais certainement païenne. En tous cas, il faut se garder des plaisanteries faciles sur les savants impuissants à s'entendre sur la date d'un objet qu'ils n'ont pas vu. Loin de moi une telle pensée. En les interrogeant, notre Président a fait preuve d'une rare modestie, et surtout il a voulu éveiller en nous ce goût de la discussion qui, seul, rend fécondes nos séances. A son appel, M. Collin a répondu en apportant une clef, qu'il n'avait pas la prétention de croire celle du mystère, mais qui était intéressante, pour avoir été trouvée à Compiègne, et la vicomtesse de la Motte-Rouge s'est généreusement dessaisie en faveur du Musée, d'une belle épée trouvée jadis dans l'Oise et offerte à son grand-père, M. de Cayrol. Notre président a dû penser qu'il n'avait pas perdu sa peine, et qu'on ne pouvait mieux répondre à ses questions.

M. de Bonnault a posé un autre problème que j'hésite à ranger dans l'archéologie, car il s'agit d'une jeune et charmante femme, si l'on peut ajouter une foi aveugle à l'œuvre du peintre qui reste, en tous cas, une des meilleures toiles du palais de Compiègne. Elle est cataloguée M^{lle} de Fontanges, par Simon Verelst. Cette attribution est niée aujourd'hui, depuis qu'on a découvert au musée de Madrid un portrait authentique de cette maîtresse de Louis XIV. Plusieurs déjà voulaient voir dans la jolie femme de noire Palais, la petite bretonne qui sacrifia tout à la grandeur de la France, même son honneur, Louise de Kéroualle, maîtresse de Charles II. La photographie d'un portrait de

la duchesse de Portsmouth appartenant au comte de Bourbon-Lignières et l'avis du regretté Henri Bouchot, conservateur des estampes, confirment cette opinion.

Si l'archéologie précède l'histoire, puisqu'il y a des époques lointaines sur lesquelles, seule, elle peut nous renseigner, la géographie est son cadre nécessaire. Pour la lui fournir, notre confrère, M. Bazin, nous a apporté un document précieux qui fixe les limites de l'élection de Compiègne au xv^e siècle. Cette élection, fort petite, ne comprenait, outre la ville, que deux doyennés et une cinquantaine de villages. Resserrée entre les élections de Clermont, de Noyon et de Soissons, elle ne put s'étendre et resta telle jusqu'à la Révolution.

Maintenant que le cadre est bien tracé, nous suivrons plus aisément M. Bazin dans ses études sur l'histoire de notre ville. Dépouillant consciencieusement ses archives, il achève cette année le règne de Louis XI et vient d'entreprendre celui de son fils Charles VIII.

Pour apprécier son travail sur Charles VIII, il convient d'en attendre la fin ; nous n'en aurons que plus de loisir pour parler de Louis XI. Ce n'est pas moi qui reprocherai à notre laborieux confrère une certaine sympathie pour ce prince, dont trop de romans historiques ont fait une caricature plus qu'un véritable portrait. Peu de princes ont pris plus au sérieux leur métier de roi, peu de rois de France ont autant fait pour l'unité et la grandeur du pays. Il n'eut rien de chevaleresque et de séduisant, mais il se montra toujours économe du sang de ses sujets, et s'il préféra

leur demander de l'argent, il ne l'employa jamais que pour augmenter la prospérité publique.

Les misères trop réelles de notre ville, même à la fin de ce règne heureux, ne doivent pas nous faire oublier que les fruits d'une politique habile ne sont pas immédiats. Louis XI a eu à panser les plaies de la guerre de cent ans et à lutter presque toute sa vie contre la maison de Bourgogne, un moment plus puissante que lui, surtout plus riche. Les résultats de son habile administration se feront sentir plus tard, ils sont indiscutables, et je n'en donnerai comme preuve que cette riche floraison d'édifices religieux et civils qui renouvellera la physiologie de nos villes et de nos campagnes à la fin du siècle et au début du xvi^e. Ici Saint-Antoine et l'Hôtel de Ville.

C'est presque une tâche inverse que je me suis imposée, en entreprenant l'histoire des guerres de Religion et de la Ligue. Notre pays si prospère pendant la première moitié du xvi^e siècle, malgré la folie des guerres d'Italie et les dangers de la lutte contre l'Espagne, décline rapidement, déchiré par ses propres enfants. Au moment où le poignard de Jacques Clément envoie à Compiègne le dernier des Valois dormir son dernier sommeil dans l'église Saint-Corneille, la France semble fourvoyée dans une impasse dont elle ne peut sortir, sans renier sa foi ou rejeter sa vieille maison royale. Vainement, Henri IV déploie le plus brillant courage à Arques et à Ivry, il échoue devant la résignation stoïque des ligueurs parisiens. L'année suivante, avec une armée recrutée en Allemagne, aidé

des subsides d'Elisabeth, il échoue également devant Rouen, et il ne renouvelle pas avec ces étrangers les brillantes chevauchées qui l'ont fait appeler *le roi des braves*. Au point où nous l'avons laissé, il semble piétiner sur place et en cette fin de l'année 1592, tout cœur catholique et français dut se demander avec angoisse ce que serait l'année prochaine. Mais l'histoire de notre pays abonde en retours merveilleux, et j'espère avoir bientôt l'occasion de vous faire assister à un des plus magnifiques réveils de la gloire française.

Un demi-siècle plus tard, la Fronde l'obscurcira un instant avant le grand soleil de Louis XIV. M. Lambin, qui ne laisse rien passer de ce qui touche à l'histoire de Compiègne, notera soigneusement dans *l'Histoire du Maréchal de Luxembourg*, par M. de Ségur, l'épisode du jardin Renard, burlesque équipée, dont la trame fut ourdie à Compiègne.

Si de l'histoire générale nous rentrons dans l'histoire locale, qui est notre domaine propre, nous retrouvons comme toujours à la tête des travailleurs l'infatigable chanoine Morel. C'est lui qui nous fait l'honneur de nous représenter au Congrès des Sociétés savantes, hier, avec *les Testaments reçus par les Prêtres*, aujourd'hui avec *l'Usage qu'on doit faire des anciens Calendriers*, pour déterminer les jours du mois, les fêtes mobiles et y puiser de nombreux renseignements utiles. A ces explications précises, on reconnaît l'érudit qui a feuilleté souvent les vieux livres liturgiques en tête desquels s'étalent, en lettres historiées, colorées et dorées,

ces mystérieux calendriers qui n'ont pas de secret pour lui. Sans hésitation, il trouve le nombre d'or qui détermine la place de l'année courante dans le cycle de 19 ans, la lettre dominicale, le jour de Pâques et à sa suite toutes les fêtes de l'année. Le choix des saints lui indique la région à laquelle il s'applique. Les précautions indiquées pour chaque mois, les travaux à exécuter, les fruits à recueillir sont le commentaire de ces charmantes miniatures qu'il a si souvent admirées pendant ses longues séances à la bibliothèque. Il en parle comme de vieux amis familiers, et le charme qu'il en garde répand sur ce sujet, qui pourrait sembler aride, un attrait communicatif.

Même quand il est moins heureux dans ses recherches, il ne revient jamais les mains vides. Il nous avait annoncé une élection d'évêque au XIII^e siècle. Il s'agissait de remplacer sur le siège de Laon Geoffroy de Beaumont, mort le 22 novembre 1271. Notre confrère y comptait à bon droit. N'avait-il pas retrouvé une lettre du doyen du chapitre datée du 5 décembre, convoquant les chanoines pour le 26 janvier suivant. Cependant l'élection n'eut pas lieu et le siège resta vacant jusqu'en 1278. Fort désappointé, le chanoine Morel essaie en vain de pénétrer ce mystère ; mais il se console bientôt en rectifiant plusieurs dates relatives à Geoffroy de Beaumont, telles que les avaient données ses maîtres, les Bénédictins.

Madame Le Féron d'Eterpigny a de moins hautes visées, mais elle a tort de croire que la modestie du sujet nuise à son intérêt. Nous goûtons fort aujourd'hui ces menus

détails de la vie de nos pères, telle qu'elle apparaît dans les livres de raison et les vieux registres de compte. Le temps n'est plus où l'histoire orgueilleuse n'inscrivait que les noms des rois, des généraux et presque à regret ceux des ministres, sans tenir compte du reste de la nation. Nous voulons être renseignés sur les moindres faits, mais nous exigeons des renseignements précis, sincères, tels que les comptes les donnent. Tel est bien cet inventaire de lingerie à la fin du XVIII^e siècle, auquel notre collègue donne, comme cadre naturel, la reconstitution d'un des vieux logis où l'on trouve le rouet à la place d'honneur, dans le salon et aussi dans la cuisine, rouet plus modeste, celui-ci, qui permet à la servante de bien employer son temps, tout en soignant sa soupe et surveillant son rôt. Ainsi s'explique l'origine de ces piles de linge inusable, orgueil de nos grand'mères, qui servait à plusieurs générations.

Suivant son habitude, notre Société n'est pas restée renfermée dans notre bel Hôtel de Ville. Elle a suivi le Congrès et fait une excursion. Mais j'éprouve à vous en parler l'embarras de n'avoir pu y prendre part. Heureusement MM. Raymond Chevallier, Daussy et Leduc nous ont représentés au Congrès de la Société française d'Archéologie, et M. Daussy vous en a rapporté un compte rendu qui témoigne de la justesse de ses observations et d'un intérêt qui n'a pas faibli un instant, pendant cette course rapide et fatigante de Carcassonne à Perpignan.

L'abbé Müller, grand amateur de promenades archéologiques, s'est chargé de racon-

ter l'excursion faite au mois de juin, dans la vallée de l'Oise, où vous avez visité successivement Boran, l'abbaye de Royaumont, Viarmes, Beaumont, l'Isle-Adam et Champagne. Malheureusement le chanoine Müller n'a pu vous lire son récit et l'émailler de ces réflexions piquantes, qui feraient bonne figure en marge de ses livres, mais qu'il n'écrit jamais. Il était alors souffrant, et tous vous vous associez pour souhaiter son prompt rétablissement et sa brillante rentrée parmi nous.

Je voudrais arrêter ici ce compte rendu, mais il me reste un pieux devoir à remplir, celui de rappeler le souvenir des confrères disparus : MM. Harlé d'Ophève, Villemont, beau-frère du président Sorel, le général vicomte de France, qui, plusieurs années, a commandé la division de Compiègne et dont le fils a bien voulu maintenir sur nos listes le nom justement honoré, Espivent de la Villesboisnet, ancien capitaine d'état-major, fixé dans notre ville par son mariage et si heureux d'y habiter l'ancien hôtel des Affaires étrangères en bordure sur nos vieux remparts, le président Cazin, jurisconsulte consommé dont Sorel aimait à prendre les avis.

Je croyais close cette liste funèbre, et il me faut la rouvrir pour y inscrire le nom de l'abbé Marsaux, vicaire général du diocèse. Il était nôtre par la naissance et l'affection constante qu'il nous témoignait. Son père occupa longtemps d'importantes fonctions dans l'administration de la forêt de Compiègne. Dans les postes divers où l'appela la confiance de son évêque, l'abbé Marsaux

trouva toujours le temps de publier de nombreuses notices où se révèle son goût exercé et délicat. Les peintures des primitifs, les plus fines broderies surtout l'attiraient, et semblaient en parfaite harmonie avec sa nature. Hier encore, nous revoyions ensemble les épreuves de son travail sur le pricuré de Champlieu qui doit clore le prochain volume du Bulletin. En le lisant, vous éprouverez comme moi cette émouvante tristesse des voix d'outre-tombe.

Les déplacements forcés et aussi, pour plusieurs, l'incertitude de l'avenir nous ont causé d'autres pertes que je ne préciserai pas, dans l'espoir qu'elles ne sont pas définitives et que les circonstances qui éloignent nos confrères pourront, en s'améliorant, nous les ramener. En tous cas, ce n'est pas trop, pour combler tant de vides, que l'acquisition de six nouveaux membres titulaires. Puissent ils, en venant à nos séances, avoir envie d'y prendre part. Ils s'apercevront bien vite que si, en fait d'histoire et d'archéologie, nous ne sommes guère que des écoliers ayant beaucoup à apprendre, nous avons passé l'âge, où l'on brime les nouveaux, et que nous atteignons celui, où l'on se souhaite des héritiers.

Baron DE BONNAULT.
